

Alain Finkielkraut Penser n'est pas un luxe

Marc Chabot

Numéro 29, octobre–novembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20866ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, M. (1987). Alain Finkielkraut : penser n'est pas un luxe. *Nuit blanche*, (29), 70–71.

Penser n'est pas un luxe

La crise de la culture serait-elle l'incapacité des intellectuels à participer à l'édification du présent? Telle est une lecture possible, selon Marc Chabot, de *La défaite de la pensée* d'Alain Finkielkraut.

Alain Finkielkraut



Photo A. M. Guérineau

La crise de la culture est un thème récurrent dans l'histoire de la philosophie, comme si, pour bien penser ou même pour penser, il fallait qu'une crise se montre le bout du nez. Soulignons tout de même qu'une crise intellectuelle ne se vit jamais tout à fait comme une crise sociale ou une crise économique. Généralement, les secondes doivent être résorbées rapidement; la première peut s'étendre sur près d'un siècle sans qu'on en crève, sans qu'on sente même l'urgence de la résoudre.

La défaite de la pensée d'Alain Finkielkraut nous apprend au moins cela. Ce qui se vit sous nos yeux actuellement, c'est-à-dire l'impossibilité dans laquelle nous sommes de départager le bon du mauvais, de trouver les critères pour nommer ce qui doit demeurer et ce qui doit disparaître, n'est pas le résultat d'une récente déchéance des intellectuels du temps présent, mais quelque chose qui est à l'œuvre en Europe depuis la fin du XIX^e siècle. C'est le concept même de *civilisation* qui ne fonctionne plus, qui ne permet plus à l'Occident de s'avancer devant le reste de la planète dans toute sa supériorité.

Désormais, affirme Finkielkraut: «Nous vivons à l'heure des feelings: il n'y a plus ni vérité ni mensonge, ni stéréotype ni invention, ni beauté ni laid, mais une palette infinie de plaisirs, différents et égaux. La démocratie qui impliquait l'accès de tous à la culture se définit désormais par le droit de chacun à la culture de son choix (ou à nommer culture sa pulsion du moment).»

«Question de feeling» chantent Cocciant et Fabienne Thibeault. Tous les sujets hot sont cool. Il faut s'écouter, il faut entendre son plaisir. Il faut jouir et se laisser aller. L'histoire ne se fait plus dans l'instant. L'histoire, c'est le regard coupable que je jette sur mon passé durant les rares moments où le présent me fait peur.

La crise de la culture, c'est l'incapacité pour les intellectuels de participer au temps présent. Philosophiquement, ils étaient tous des moralistes, aujourd'hui ils ne sont plus que des donneurs d'opinions. Le philosophe parle et pense dans le désert, il n'est pas entendu. Son opinion (même fondée) ne vaudra jamais celle d'un sondage, ses conseils pour l'avenir sont confinés dans des livres dont on se servira si



jamais ils rejoignent les opinions de la masse. L'important, pour les pouvoirs publics, c'est de nager en surface, de se faire voir la tête au-dessus de l'eau et de faire croire que tout va bien, même lorsqu'un requin est en train de nous bouffer les deux jambes.

L'essai de Finkielkraut n'est pas sans défaut. Il ne nous dit rien par exemple sur la façon de s'en sortir, mais il nous ramène tout de même là où il faudrait aller, c'est-à-dire dans l'autre

siècle, là où tout a commencé. Finkielkraut n'a pas la nostalgie du passé, il nous y fait retourner non pas pour nous montrer «le doux temps de la raison» mais pour nous obliger à penser mieux le présent, c'est-à-dire en ne refusant pas l'histoire.

Quelque part, nous le savons bien que nous ne pouvons pas nous fermer les yeux. Notre refus de penser est inquiétant. Notre refus de penser nous amène à considérer que tout peut s'équivaloir, d'une culture à l'autre. Par exemple: «Existe-t-il une culture où l'on inflige aux délinquants des châtiements corporels, où la femme stérile est répudiée et la femme adultère punie de mort, où le témoignage d'un homme vaut celui de deux femmes (...) L'amour du prochain commande expressément le respect de ces coutumes.»

Si l'Occident est le difficile combat de l'individu pour ses droits humains, ne serait-ce pas une nouvelle forme de racisme que de *laisser faire* en se disant que nous ne pouvons pas intervenir?

Il ne s'agit pas d'imposer ses valeurs, il ne s'agit pas de se présenter encore une fois devant les autres cultures comme des sauveurs, mais de résister à la «défaite de la pensée» qui consiste à ne pas vouloir dire l'idée de l'humain que nous portons en nous. Car

nous le savons bien, après tout il ne s'agit pas de vouloir simplement sauver *une idée de l'homme*, mais la vie même qui concrètement est la nôtre.

L'Allemand Herder avait écrit: «Le préjugé est bon en son temps, car il rend heureux.» Le pire de nos préjugés, n'est-ce pas celui qui nous fait croire que tout jugement sur la culture est impossible, celui qui nous fait croire que tout jugement est un mal en soi? Car, si juger est un mal, c'est l'activité de la pensée qui devient impossible. Le pire, c'est que même en voulant ne plus juger nous continuons de le faire. Juger, distinguer, n'est-ce pas le fait de penser? Ne plus vouloir penser c'est s'offrir le luxe de l'aveuglement, c'est préparer en quelque sorte la défaite de l'humain.

Cet essai devrait nous obliger à la pensée. Finkielkraut est un philosophe qui nous oblige à être. Ne le laissez pas penser seul. Soyez avec lui, pardonnez-lui de ne pas avoir toujours raison. ■

Marc Chabot

Alain Finkielkraut vient de publier, chez Gallimard, *La défaite de la pensée*. On lira aussi avec profit *L'âme désarmée* d'Allan Bloom (Julliard, 1987) et l'essai de Luc Ferry consacré à *Alain Renault 68-86: itinéraires de l'individu* (Gallimard, 1987).

Littérature et Métropole – le cas de Berlin

Schreiben in der Grobstadt – Literatur und Öffentlichkeit am Beispiel Berlin

Colloque international... Université de Montréal 1er au 4 octobre 1987

Écrivains, critiques littéraires, universitaires, professionnels du domaine culturel exploreront les possibilités et les limites de la topographie littéraire urbaine:

- Sections:
- Littérature et Métropole
 - Culture urbaine et politique culturelle
 - Expérience urbaine et création artistique
 - Histoire urbaine et identité culturelle
 - Littérature – cinéma – cabaret
 - Sémiotique de la Métropole
 - Littérature contemporaine à Berlin
 - Berlin sous le National-Socialisme
 - Le Berlin des années 20
 - Métropole et biographie

- Forums:
- Forum des écrivains berlinois et montréalais (avec ULTIMATUM) "Écrire dans une métropole"
 - Forum "traduction littéraire"
 - Forum "Faut-il organiser la culture?"

Programme cadre:

- Lectures publiques d'écrivains berlinois et montréalais
- Expositions de livres, photographies et affiches
- "Berlin vu d'ici" (avec le cinéaste Patrice Massenet) à la Maison de la Culture Côte-des-Neiges
- Festival du film berlinois (au 'Milieu')
- Table ronde de journalistes et politiciens berlinois (avec M. Stobbe, ancien maire de Berlin)

Renseignements: pour obtenir le programme complet composez (514) 343-70 50

Bourses: un nombre limité de bourses est disponible pour les frais de transport et de séjour des auditeurs venant de l'extérieur de Montréal